

Le coeur à la fête

Chantal Gevrey

Numéro 102, printemps 2004

L'enfance

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14372ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gevrey, C. (2004). Le coeur à la fête. *Moebius*, (102), 37–42.

CHANTAL GEVREY

Le cœur à la fête

Une légère buée perle aux angles de la vitre, où elle se fige aussitôt. En approchant la main, on perçoit nettement le froid qui se dégage du verre. L'étanchéité n'est pas parfaite, remarque Charles. Charlot pour les intimes, sauf qu'en ce moment les intimes se font plutôt rares. Mélancolique, l'étudiant vide le fond de sa tasse. Le café y a refroidi mais il reste presque tout le sucre. Un réflexe lui fait porter la main à la poche de sa veste pour y chercher une cigarette, geste qu'il stoppe au même instant : il occupe une table de la section réservée aux non-fumeurs. Situation inhabituelle pour lui, mais seul moyen de surveiller la rue sans subir la morsure du vent. Il fait moins dix-huit et le souffle glacial venu du nord s'engouffre avec fureur dans l'avenue où doit passer bientôt le défilé du père Noël.

Charles a tenté de couper court à cette habitude. À quoi rime, en effet, pour un gaillard de vingt ans de sa stature, cet intérêt pour un spectacle aussi puéril ? Il est le premier à convenir que le commerce a pris le pas sur la féerie et qu'il est ridicule de s'agglutiner sur le trottoir avec les badauds, à moins d'accompagner un enfant à la naïveté et à la joie contagieuses. Mais la raison n'a que faire de ces arguments. Chaque année, Charles se dit que cela suffit, qu'il n'ira plus voir ce défilé, ou qu'il le regardera à la rigueur à la télévision. Toutefois, c'est plus fort que lui, il ne peut s'empêcher d'y aller même si, comme aujourd'hui, il fait un temps à ne pas mettre un loup dehors. Il a besoin des contraintes que suppose cette sortie, besoin du contact des autres, besoin de sentir son corps éprouver à nouveau les impressions de son enfance. Il se revoit, ivre d'excitation,

battant des mains, en équilibre sur les épaules de son père ou le nez dans le col de fourrure de sa mère.

Quand sa mère a-t-elle disparu? Charles est incapable de se représenter le moment où elle ne figure plus dans le film des défilés de Noël que retrace sa mémoire. Il sait seulement qu'ensuite rien n'a plus été pareil, même si son père a continué de l'emmener et de le percher sur ses épaules. Il manquait, pour que ce soit un bonheur, un parfum, une voix, un écho à ce qui n'était plus qu'un plaisir. Puis Charles a été trop grand. Son père ne l'accompagnait plus. Charles, lui, incapable de couper cette mince racine le reliant à un passé plus heureux, a continué à venir fidèlement, comme si son assiduité allait ramener la disparue, rejet sur la souche d'un arbre depuis longtemps coupé. Pourtant, il n'éprouve aucune joie. La liesse collective ne l'atteint pas. Au contraire, il en veut un peu à ces gamins déchaînés; il les plaint presque d'être aussi heureux. Il sait, lui, que la vie, à la manière d'un rapace fondant sur sa proie, vous arrache votre âme d'un seul coup. Il sait combien fragiles et vulnérables sont les joies de l'enfance. Il est là, parmi la foule, comme un chicot amer dans une salade; à part, blessé, pour se repaître de son amertume plutôt que pour l'oublier. Témoin d'un cataclysme. Attendant. Attendant quoi? Allez, ça suffit, arrête ça, se conseille-t-il. En voilà assez. Qu'est-ce que ça donne?

— Vous reprendrez un peu de café?

Debout à côté de lui, cafetière à la main, la serveuse exécute la consigne. Un client qui rêvasse sans renouveler sa consommation, il faut le relancer, lui faire comprendre au besoin qu'il est resté assez longtemps.

Charles pèse le pour et le contre. Il a du temps, mais il vient de finir son deuxième café et le budget de la journée tire à sa fin. Aujourd'hui, cependant, n'est pas un jour ordinaire. Va pour une troisième tasse.

Tiré de sa méditation, Charles observe le décor. Sur le comptoir voisin, le percolateur émet des borborygmes affairés. À côté, une pyramide de beignets dégoulinants de crème à l'érable synthétique trône sur un présentoir. Un curieux aquarium, en forme de colonne Morris, occupe le

centre de la salle. À l'intérieur, jouant à saute-mouton parmi des algues à la couleur douteuse, des douzaines de poissons miniatures s'éparpillent en éclairs argentés filant en tous sens. L'un ou l'autre s'élançe brusquement à la poursuite de quelque miette, transformé pour un instant en un centimètre et demi de férocité carnassière, avant de revenir vers ses congénères avec des ondulations de nageoires d'une nonchalance toute pacifique. À quoi peuvent-ils bien penser, se demande Charles – s'ils pensent –, dans ces cerveaux à peine plus gros qu'une tête d'épingle? Quels monstres sommes-nous, pour eux, à travers ces parois? Derrière l'aquarium, un miroir couvre le mur, de sorte qu'on peut voir entrer les clients même si on tourne le dos à la porte.

Tout à l'heure, un adolescent déguisé en guerrier, peut-être en chevalier teutonique, à moins que ce ne soit en ange exterminateur, noir de pied en cap et couvert de chaînes, a pénétré en trombe dans la salle. Deux serveurs qui avaient l'air de le connaître se sont aussitôt interposés et l'ont obligé à sortir. Charles a entendu des bribes de leur conversation (... «encore quêter, qu'est-ce qu'il croit?»... «de pire en pire dans le quartier»... «il consomme, mais pas ce qu'il faut»...). L'adolescent, furieux, a hurlé sa haine avant de disparaître («Tas de merde! Je vous chie dessus!») et Charles s'est interrogé, incidemment, sur l'intérêt de chier sur un tas de merde. Puis il est retourné à ses pensées, dont la serveuse vient de le tirer.

Le temps qu'il se décide en faveur d'une troisième tasse, le fond de la cafetière est échu à son nouveau voisin, un homme au faciès crocodilien. À voir ses yeux jaunâtres, écartés, en fentes obliques au-dessus d'un cuir vérolé suggérant irrésistiblement les écailles d'un saurien, Charles imagine aussitôt les dents croisées surgissant des eaux troubles que rase le regard en attendant la proie, il entend claquer les mâchoires refermées sur la tasse, qui se brise net. Mais l'homme se contente de la vider sans hâte, son regard fauve un instant arrêté sur la salle, fixant on ne sait quoi. Puis il dépose deux pièces de deux dollars au fond de la soucoupe, se lève et part vers un autre marigot. La serveuse revient

avec une cafetière pleine et la facture que Charles n'a pas demandée. Message sans équivoque.

Insensiblement, le café s'est rempli. L'heure du défilé approche. Dans la rue, les gamins au nez rougi trépignent. Plusieurs plaquent leur visage contre la vitre du café. Peut-être en reçoivent-ils une certaine chaleur, juste contrepartie du froid qu'elle transmet à l'intérieur. Des mères en conduisent discrètement jusqu'aux toilettes dans le corridor voisin. Des gens commandent du café à emporter dans un gobelet en carton et s'y réchauffent un instant les mains avant de sortir. Charles étire le sien tant qu'il peut. Les signes avant-coureurs de l'arrivée du défilé ne se manifestent pas encore. Il saura bien les reconnaître: des échos de fanfare; un frémissement caractéristique de la foule; le reflux des enfants vers le bord du trottoir, marmots serrés de près par les parents qui appréhendent d'en être séparés; les têtes qui toutes se tournent vers l'extrémité nord de l'avenue malgré les rafales en forme de scie circulaire.

Quand sa mère est-elle donc partie? Son père lui a dit qu'il avait quatre ans et demi, mais Charles aimerait pouvoir rassembler ses propres souvenirs, tellement fragmentaires. Une bouffée de parfum, un regard complice au-dessus d'une étoile de mer, un dîner avec des invités, la chaleur d'une main dans la sienne, quelques photos vieillies et surtout, une immense, une écrasante absence. Sa mémoire ressemble à un vase de porcelaine éclaté sur le sol. Tous les morceaux sont bien là, mais il n'y a plus de vase. Il essaie de les recoller en appuyant sur le tube du défilé, espérant chaque année le miracle, mais ne réussit qu'à prendre toute la mesure de son impuissance. Pourtant, il le sait, la clé repose en lui, enfouie sous d'épaisses strates d'émotions et de souvenirs dont il n'a que faire, tel un mot qu'on a sur le bout de la langue. Il recense une fois encore ce qu'il sait (pas grand-chose) comme si cela allait suffire à éclairer les coins sombres où se cache, il en est sûr, la vérité sur l'instant qui a fait basculer sa vie.

Bottée, chapeauté, sanglée dans un manteau de faux agneau, la serveuse préposée à ce coin de la salle s'en va non sans lui avoir jeté un regard noir. Elle craint sans doute que

son pourboire lui échappe. Une autre la remplace aussitôt. La table du saurien accueille deux nouveaux clients. L'un d'eux demande si la maison embauche du personnel, car il cherche un emploi dans le domaine.

— Je ne sais pas. Il faut demander à madame Carreras. C'est la patronne. Mais elle ne revient que vers seize heures.

Un appel retentit derrière l'aquarium.

— Je refais du café, Denise?

— Oui, s'il te plaît. Je ne veux pas attendre d'en manquer.

De toute évidence, Denise sympathise avec le candidat à l'emploi. Elle lui raconte maintenant la vie de madame Carreras, qui revient à Montréal après plus de quinze ans passés en Espagne. Son mari lui ayant laissé quelque bien à son décès, elle a acheté ce commerce et projette de le rénover de fond en comble.

L'Espagne! Ce seul mot fait mal à Charles, comme cela se produit chaque fois qu'on mentionne devant lui quelque pays que ce soit, car c'est avec un étranger que sa mère est partie. Un locataire de leur immeuble qui a lui-même laissé sa femme. Pourquoi serait-elle allée justement en Espagne? À moins que le léger accent de cet homme, qu'il croit se rappeler vaguement, ait été celui d'un Espagnol. Quoi qu'il en soit, l'évocation de ce pays a eu sur lui l'effet d'un fer rouge. Ou d'un petit morceau, très pointu, du vase en miettes. Il devrait s'y être habitué, depuis le temps, mais non.

Un repli de la foule alerte Charles. Il est temps de sortir. Il dépose rapidement son dû dans la soucoupe, enfile son manteau et se retrouve en un clin d'œil dans le couloir d'entrée où il bouscule une dame très bronzée qui entre à la hâte. La patronne, puisqu'un employé la salue en ouvrant la porte intérieure. Voilà donc, se dit Charles, celle qu'attend avec impatience le demandeur d'emploi. «Bonjour, Julien», répond-elle. Sa voix fait se retourner Charles. Ils se dévisagent. Quelque chose dans les traits de la femme lui semble également familier. Un scénario à quatre sous s'ébauche aussitôt dans sa tête, c'est une habitude qu'il a prise pour détourner les pensées importunes. Voilà.

Il s'agit de la femme du locataire fugueur. Il l'a rencontrée, autrefois, puisqu'ils habitaient le même immeuble. Mais comment se la rappellerait-il, depuis tout ce temps? Elle apparaît sur une vieille photo où figure aussi sa mère. C'était au temps où il se promenait avec ses parents, eux marchant devant en se tenant par la main et lui un peu en retrait pour les admirer, accroché à la main restante de l'un ou de l'autre. Et puis, le monde est petit et la vie, pleine de prétendues coïncidences.

Madame Carreras, elle aussi, a une hésitation. Troublée, elle scrute la rue à travers la grande vitre où la buée gèle dans les coins. Ce jeune homme qui vient de sortir a des yeux qui remuent quelque chose dans les profondeurs de sa mémoire. Où donc l'aurait-elle déjà vu?

Le voilà justement qui s'approche du trottoir. Le défilé arrive. À côté de lui, un minuscule garçonnet tire sa manche.

— Monsieur, s'il vous plaît, pourriez-vous me porter? Ma maman n'est pas assez grande...

La frimousse suppliante levée vers lui déborde d'une confiance qui amuse Charles et l'attendrit. Sans y penser, il retrouve le geste si particulier de son père, soulève l'enfant d'une main et l'installe dans le creux de son coude avant de le jucher sur son épaule gauche en lui enserrant les jambes de l'autre main. Le petit désigne quelque chose du doigt. Il demande probablement à s'approcher davantage.

— Qu'est-ce que vous avez, madame Carreras? demande Denise. Vous êtes toute pâle. Ça ne va pas?

— Si, si, ça va très bien, pourquoi?

— Ah... j'avais cru...

Avalé par la foule, le grand jeune homme a disparu. Une multitude d'enfants, les plus jeunes portés sur les épaules des adultes ou dans les bras d'un parent, chantent et applaudissent les chars. Il y a bien longtemps que madame Carreras ne s'était trouvée sur le passage du cortège. À vrai dire, elle évitait plutôt ce genre d'occasions. Elle éprouve un regret fugitif, puis elle enlève son manteau avant d'aller s'occuper de la caisse, car tout à l'heure il va y avoir du monde.